

# les bahuts du rhumel

LES ANCIENS DES LYCEES DE CONSTANTINE



## HENRI CAMBOULIVES FUT MON PREMIER MAGISTER VRAI

C'est à l'école Michelet que j'ai effectué ma première scolarité. A ce qu'on m'enseignait là, j'avoue que je n'accordais qu'un intérêt modéré: ma prédilection allait plutôt vers le butin que me procuraient mes lectures personnelles. Mais, enfant consciencieux, docile et appliqué, je fis - grâce à ces vertus qui devaient s'étioler au fil des ans - d'excellentes études primaires. En 1933, vint mon entrée en sixième où "tout allait changer" m'assuraient-on, en passant du "maître d'école" aux "professeurs". Il n'en fut rien: la multiplicité de ces professeurs et la migration de salle ne me bouleversèrent pas.

On m'enseigna le latin. Je consacrai à son étude autant d'application, d'intérêt et de "ferveur" - nous étions à l'heure du Nathanaël gidien - que jadis à l'étude de la table de Pythagore. Et je dois reconnaître que cet enseignement permit à ma mémoire d'enregistrer définitivement que l'adjectif *immemor*, bien qu'imparisyllabique, fait son ablatif en i: c'était là une vérité dont j'étais aussi assuré que du produit de 6 par 7.

En 1935, j'entrai en 4ème A A'. Notre nouveau professeur de français, latin, grec, Henri Camboulives, était un jeune homme de 25 ans, dont c'était à peine la deuxième année d'enseignement dans notre inoubliable bahut riverain du Rhumel.

Je remarquai immédiatement sa gentillesse. Comment évoquer son image sans le revoir souriant.

Souriait-il toujours? C'est probable. Parfois franchement, joyeusement, et son regard pétillant, malicieux, amusé, éclairait alors son visage.

Mais c'est son sourire habituel que je

● suite en dernière page

- Né le 21 janvier 1912 à Ruelle (Charente).
- Orphelin de guerre à quatre ans (père officier de marine, tombé aux Dardanelles).
- Etudes au lycée Pierre-Loti de Rochefort, puis Faculté des Lettres à Poitiers.
- Licencié de lettres classiques.
- Professeur au lycée d'Aumale à Constantine de 1936 à 1956, puis aux lycées Bugeaud et Gauthier d'Alger de 1956 à 1962, aux lycées Marcel-Pagnol et Périer de Marseille de 1962 à 1977.
- Marié en 1936 avec Laure Colonna d'Istria - également professeur de lettres classiques - qui enseigna quelques années, au début de son mariage, au lycée Laveran de Constantine, et décéda en 1990.
- Trois enfants: Marie Laure née en 1937, Odile née en 1941, et Jean né en 1943, qui lui ont donné huit petits-enfants et quatorze arrière petits-enfants.
- Décédé le 28 juillet 2002 à Marseille. Inhumé à Fouras (Charente-Maritime).

Marseille le 26 juillet 2002

Cher ami,

Je suis si fatigué par ces trois ou quatre semaines de...

Maintenant à l'hôpital Paoli-Calmette, j'attends grand bien du nouveau traitement. Ces nouvelles sont pour les anciens qui veulent bien s'intéresser à moi, et pour Benoit (le premier) à qui je vais renvoyer ses livres prêtés et mon manuscrit sur mon arrivée à Constantine comme professeur. Prévenez Malpel et notre président Sadeler. Amicalement. Mes respects à madame Pozzo di Borgo.

Les nouvelles sont pour les anciens qui veulent bien s'intéresser à moi, et pour Benoit (le premier) à qui je vais renvoyer ses livres prêtés et mon manuscrit sur mon arrivée à Constantine comme professeur. Prévenez Malpel et notre président Sadeler. Amicalement. Mes respects à madame Pozzo di Borgo.

## ULTIME MESSAGE

Quatre petits jours avant de nous quitter, notre cher M. Camboulives - nous ayant toujours dans sa pensée - avait adressé l'émouvant message manuscrit ci-contre à notre président d'honneur Jo Pozzo di Borgo:

Cher Ami. Je viens de faire plusieurs mois en séjour hospitalier. Maintenant à l'hôpital Paoli-Calmette, j'attends grand bien du nouveau traitement. Ces nouvelles sont pour les anciens qui veulent bien s'intéresser à moi, et pour Benoit (le premier) à qui je vais renvoyer ses livres prêtés et mon manuscrit sur mon arrivée à Constantine comme professeur. Prévenez Malpel et notre président Sadeler. Amicalement. Mes respects à madame Pozzo di Borgo.

H. Camboulives.

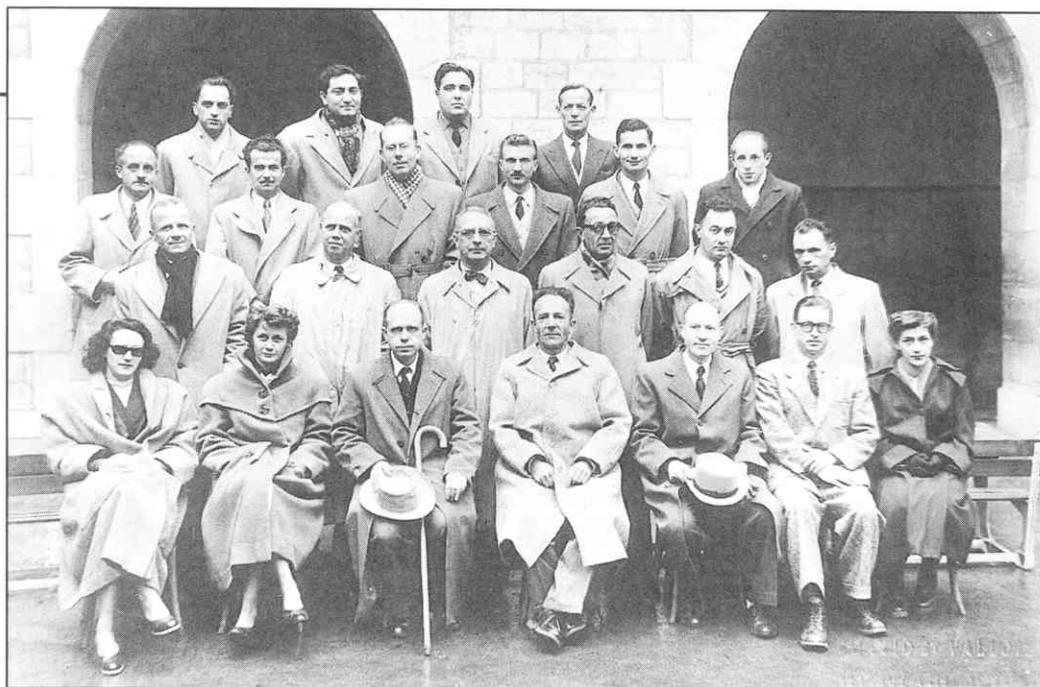


Dans mon souvenir, telle qu'en elle-même et pour l'éternité la chère Madame Camboulives demeure ce jeune professeur - jolie brune, toujours très souriante - qui nous fit aborder l'étude du latin en sixième, avec tout son coeur autant qu'avec maestria. Sans nul doute, c'est bien grâce à elle que notre langue d'origine a gardé tant d'intérêt pour moi jusqu'à ce jour.

Emotion pour toute notre classe de 6ème A1 - et une merveille de surcroît - le premier enfant du jeune ménage récemment "parachuté" à Constantine, naquit pendant l'année scolaire 1936-37. J'eus donc le privilège d'être parmi les toutes premières à connaître la jeune Marie Laure, en rendant visite à sa maman, à l'hôpital, avec ma propre mère dont les doigts agiles avaient, comme il se doit, tricoté pour la nouvelle-née.

A travers ces lignes, je souhaite donc m'adresser à la chère descendance de ces deux êtres d'exception qui ont marqué si profondément tous les "Anciens des Bahuts" qui les ont approchés: "Certainement, pour vous et à travers vous, ne cesseront de rayonner toutes les qualités dont étaient comblés vos chers parents".

M. A.M.



M. Camboulives parmi ses collègues, pendant l'année scolaire 1952-53. De haut en bas et de gauche à droite: M.M. Chapuis (gymnastique), Nouchy (histoire), Richert (arabe), Aron (sciences); puis M.M. Maigret (surveillant général), X, Rigoulet (lettres), Camillieri (philosophie), Zinat (allemand), Bogart (lettres); puis M.M. Camboulives (lettres), Recouly (mathématiques), Véga-Ritter, Canazzi et Jérusalem (lettres), X; puis Milles Moreau (sciences naturelles) et Giustiani (ilalien), M.M. Bertrand (intendant), Daumas, (proviseur), Martin (censeur), Winkler (allemand), Mlle Bonzom (musique). Attention! Il peut y avoir risque d'erreur quant à certains patronymes.

# HENRI CAMBOULIVES

## CE QUE FUT MA PREMIÈRE JOURNÉE SUR LE ROCHER

J'appris ma nomination de professeur au lycée de garçons de Constantine dans le courant du mois de septembre 1934, alors que je me trouvais en vacances à Fouras, petite station balnéaire, et à cette époque port de pêche à l'embouchure de la Charente. Je n'y étais pas en villégiature mais dans la maison familiale, étant originaire de ce petit pays d'Aunis et Saintonge.

La nouvelle qui venait de me parvenir était d'une importance extrême. Je sortais d'une pénible année scolaire passée à Saintes (l'ancienne capitale du peuple gaulois des Santons, dans le même département de Charente-Maritime - on disait alors Charente Inférieure - que mon petit Fouras) en qualité de maître d'internat.

Pour échapper à une seconde expérience dans cet établissement peuplé par le rebut des élèves du département par la grâce d'un principal marchand de soupe... surpeuplé plutôt, ce qui rendait la place intenable - j'avais postulé une fonction identique au collège Sainte-Croix de Neuilly à Paris, et j'avais été agréé par la Direction.

Après un long débat intérieur prolongé jusqu'à la dernière limite permise, je me décidai: je renonçai à Sainte-Croix pour accepter Constantine. Je rejetais l'espoir d'une situation plus avantageuse, mais

trop lointaine et aléatoire, pour une réalité sans faste mais qui était une réalité.

La tournure qu'allait prendre mon existence, toute ma destinée en somme, s'est jouée ce jour-là. A la réflexion, et fort aujourd'hui de l'expérience, je me dis que j'avais eu raison.

D'emblée, cette nomination me mettait en possession d'un état, même si celui-ci était définitif et m'interdisait toute progression: professeur de lycée et rien de plus. D'autres avantages allaient s'ajouter à ceux qui étaient d'évidence.

D'abord, la résidence dans une ville, seule de notre pays à être construite selon les normes les plus modernes, ce qui ne manquera pas d'étonner aujourd'hui et qui me surprit à l'époque: aucune autre ville de France ne possédait alors en aussi grand nombre et en de telles proportions autant d'immeubles avec ascenseurs et autant d'appartements avec salle de bains. Sa voisine Alger, la capitale, était elle-même moins bien pourvue en ce domaine.

Il faut rappeler ici, pour honorer comme elle doit l'être la mémoire de son auteur, que le mérite en revient à Emile Morinaud, le maire bâtisseur (et Saintongeais d'origine!) que Constantine eut la chance d'avoir à sa tête.

Grâce à lui, la ville prit la physiologie qu'on lui connaît, qui n'entrave pas son pittoresque et l'accentue parfois, avec ses voies de circulation suspendues au-dessus du vide, et ses ponts répondant heureusement au défi (impossible à relever en apparence) que présentait un site surprenant: îlot rocheux en pente inégale, bien détaché d'une falaise vertigineuse, site des plus extraordinaires qui soient au monde pour une ville, et inoubliable, et souvent célébré par les écrivains - anciens ou modernes - comme Maupassant.

Un autre avantage, au moins aussi inattendu, allait encore m'être offert, à Constantine, dans l'exercice de ma profession - et connexe à celui que représentait l'existence d'un corps professoral exceptionnel dans son homogénéité et sa valeur (1) ainsi que de son chef, M. le proviseur Blanc, que sa présence mettait en oeuvre.

Ce deuxième ou troisième avantage (si l'on compte comme second l'adjonction au traitement du fameux tiers dit colonial, le terme n'étant alors pas encore proscrit), j'allais le trouver chez ceux qui font l'objet ou la raison d'être de notre profession, je veux dire les élèves.

Ils étaient témoins ("calme bloc ici-bas chu d'un désastre obscur") d'une nation qui s'efface et qu'un livre récent a tenté de ranimer - au moins par l'imagination - sous le nom de "La France des vertus" (2).

Et il m'apparaît aujourd'hui avec de plus en plus de netteté, que les populations rencontrées sur place par les mainteneurs de notre passé, envoyés là-bas, avaient admis et respecté cette forme de civilisation, et - bien mieux - cherché à s'y incorporer: soumission à des valeurs reconnues, au-dessus de l'humain quotidien et banal.

L'appréciation qui vient d'être énoncée ne m'est pas personnelle, mais je m'y range en essayant de la faire valoir, après l'avoir entendue émise pour la première fois par un homme remarquable - devenu professeur de philosophie à la Faculté d'Alger - dont je fus élève en Métropole, à Rochefort-sur-Mer puis à Poitiers, et pour mon plus grand bonheur. Il a été une des chances les plus exceptionnelles de ma destinée. Il s'agit de Pierre Mesnard, un des philosophes français les plus réputés de l'Entre-deux-guerres.

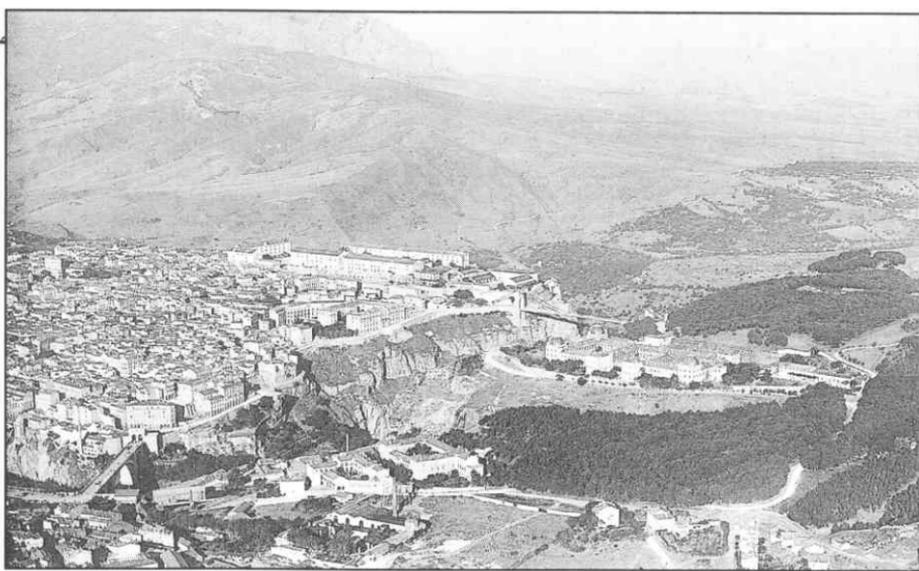
Après cette longue parenthèse préliminaire à mon enracinement constantinois, et pour en revenir à la succession des événements, je reçus, en réponse à ma lettre au Ministère, un titre de passage gratuit en classe de seconde sur un paquebot, pour me rendre en Algérie, et je retins aussitôt ma place.

Je rêvais depuis longtemps de la Méditerranée, n'ayant jamais connu que l'Atlantique et ses vagues vertes, souvent gris de vase pour moi qui habitais à l'intérieur des îles - entendons Ré et Oléron (prononcer Ol'ron): sa couleur d'azur franc ou accentué était à mes yeux séduisante et un peu irréelle, liée à l'immortelle Grèce et à son proche reflet, la Provence.

J'achetai une malle-cabine - je la détiens encore - avec l'intention d'y placer le plus possible de livres, mon recours pour mes futures tâches, ainsi que ma modeste garde-robe. J'ignorais alors que le tailleur le plus réputé de toute l'Afrique du Nord exerçait à Constantine: il s'appelait Draï, et je bénéficierais plus tard de ses talents - il y a toujours des gens qui doivent beaucoup à leur tailleur!

Et je partis pour Marseille, à destination de Philippeville, afin de pouvoir me présenter au lycée de Constantine avant la rentrée. L'arrivée au port de Philippeville puis le trajet en train d'été ouvert, en direction de Constantine, rien de tout cela ne me reste.

Après avoir retenu une chambre je ne sais où, peut-être à l'Hôtel Moderne qui surplombait la place de la Brèche, je me rendis au lycée. Et là, je rencontrai Sarraute, autre bienfait du destin, car cet excellent collègue devait m'être par la suite un guide sûr et un ami fidèle: nous avions la même vision des choses, la même sensibilité si l'on veut. Était-ce l'esprit de notre com-



Le lycée de garçons de Constantine dans son environnement superbe et prestigieux.

meune origine aquitaine? J'ai certainement gagné à la fréquentation de ce Français-type.

Ensemble, nous reprîmes notre route vers la Brèche, par la rue de France, parcourue tant de fois depuis et qui ne me frappa pas d'abord, tout m'étant trop nouveau.

Cette ancienne Brèche était une placette de forme oblongue, une espèce de triangle arrondi aux trois pointes et bordée d'arbres. Un trottoir qui en épousait la forme la séparait de la chaussée.

Debout sur le bord comme un oiseau sur sa branche, les pommettes rouges sous son feutre noir, les yeux vifs derrière ses lunettes, se tenait M. Hauvet, première figure authentiquement constantinoise qu'il m'était donné de connaître, mon collègue Sarraute étant - comme moi - ce que l'un de nous appela un jour un "parachuté", c'est-à-dire un nouveau venu de la Métropole.

Sarraute m'avait précédé, appelé de son Castelnaudary d'origine (et il était né à Saint-Gaudens) à l'occasion du centenaire de la conquête de l'Algérie, tandis que M. Hauvet appartenait à une famille anciennement établie, bien qu'il n'eût aucun accent. Sa voix retentit à mon oreille. Il entreprit de m'endoctriner - ce que mon premier protecteur n'avait déjà cessé de faire - mais en mêlant à ses conseils une certaine fantaisie humoristique.

D'un commun accord, nous allâmes nous attabler au café le plus proche et le plus honorablement fréquenté, celui qui fait l'angle entre la rue Nationale et la rue Carman. Il était tenu par M. Honorat dont l'accueil sympathique ne se démentit jamais et chez qui je retournais assez régulièrement.

Une salle s'étendait en contrebas, longeant la rue Nationale, où je me souviens d'avoir vu souvent s'entretenir, quand par hasard je m'arrêtais là le matin, notre collègue Senckeisen et l'abbé Malchair, qui devait longtemps rester une figure typiquement constantinoise. M. Senckeisen avait l'esprit profondément religieux et on le devinait

friand de ces entretiens où il n'était traité que de haute spiritualité, j'en suis sûr.

Je dus dîner probablement avec Sarraute, au même Hôtel Moderne, puis, le soir, je m'acheminai avec lui en direction du Casino, bâtiment ultramoderne qui m'impressionna et au rez-de-chaussée duquel était situé un café qui me parut immense.

La mode des cafés vivait là ses derniers jours et, selon un rite respecté, la bonne société de la ville - celle qui se sentait telle - venait, après le dîner, prendre le café ou plus souvent une infusion. Elle y prenait selon le même rite, l'apéritif de midi et celui de l'avant-dîner. Cette coutume, comme la promenade qui s'effectuait rue Carman, permettait aux habitants de la ville de se connaître et favorisait les liaisons par affinités.

J'admirai ce jour-là le luxe et les dimensions de la salle, la bonne tenue des consommateurs. Plus tard, je devais accéder au premier étage où était aménagée une superbe salle de spectacle; par la suite, je devais y faire donner des conférences par M. Mesnard, mon ancien professeur, une fois qu'il fut nommé à la Faculté d'Alger.

Adjacent à la salle du café, se trouvait un bar, un bar véritable, avec argenterie et verrerie adéquate, où officiait l'ancien barman du Rhul de Nice.

Sarraute s'assit à une table occupée par plusieurs jeunes gens, ses camarades, qu'il me fit connaître. L'un descendait d'un proscrit du 2 Décembre, un autre appartenait à une famille venue d'Alsace ou de Lorraine après l'annexion qui suivit 1870. On m'entretint surtout de récents "événements", terme appelé à une grande fortune outre-Méditerranée. Et de fait, pendant mon séjour la-bas qui dura vingt-huit ans - de 1934 à 1962 - j'ai connu un quart de siècle fertile en événements, et de tous ordres.

H. C.

1 - J'ai appris, par la suite, qu'une telle harmonie du corps enseignant était assez rare.

2 - "Les Deux Patries", par le professeur Jean de Viguerie.

# MON PREMIER MAGISTER VRAI

● suite de la première page

revois le plus souvent: un sourire marqué d'une certaine tristesse, liée à une légère crispation du visage.

Et quand, parfois mais si rarement, il lui arrivait d'être sarcastique, il le faisait avec une telle délicatesse qu'il n'était pas possible de lui en tenir rigueur: en voici un exemple.

Un jour, nous annonçant les résultats d'une composition trimestrielle d'orthographe, il dit à l'un de nous dont je tairai le nom car il y a bien longtemps qu'il n'est plus de ce monde: "Mon pauvre X..., vous avez, hélas! réalisé un bien triste record: 36 fautes!"

Monsieur Camboulives m'enseigna le grec. Ce fut, pour moi, une révélation; non pas soudaine et définitive comme celle du Buisson ardent, mais, au contraire, une lente maturation qui se poursuivrait pendant des années.

Je venais enfin de rencontrer non pas un enseignant de plus mais un vrai "professeur", mon premier vrai professeur: j'entends par là un *magister*, qui vous ouvre des perspectives qui, peut-être, sans lui seraient à jamais demeurées closes.

En voyant l'extrême souci que prenait notre professeur de la recherche du mot le moins inadéquat pour exprimer une tournure hellénique ou latine, le soin qu'il prenait à nous faire saisir la nuance apportée dans un texte par l'emploi d'un optatif, je commençais à comprendre que la langue c'est l'homme: que si Grecs et Latins étaient des hommes comme nous, ils étaient aussi - à bien des égards - des hommes très différents.

En moi, émergeait le pressentiment que la syntaxe d'une langue révèle des façons de sentir et dévoile des processus mentaux particuliers qui ne sont point les nôtres.

Je devinais - plus que je ne comprenais alors - que notre français moderne, pénétré d'individualisme et de psychologie, était un vêtement inapte à revêtir les pensées antiques, que la mentalité d'un homme qui utilise de préférence la phrase longue est fon-

cièrement différente de celle de celui qui chérit la formule lapidaire.

Un intérêt nouveau m'apparut, conservé tout au long de ma vie: essayer de pénétrer une pensée étrangère - et d'une certaine façon exotique - à travers la spécificité de la langue qui l'exprime.

Sans mon professeur de 4 A A', cet aspect des choses m'aurait, à coup sûr, complètement échappé, et "la face du monde en eût été changée"...

Henri Camboulives fit régner le même ordre révolutionnaire - pour moi du moins - dans son enseignement du français.

Jusqu'en 4ème, j'avais été un lecteur boulimique: après le temps de Jules Verne, était venu celui - baroque - des Dumas, Gautier, Walter Scott, Loti, qui faisaient bon ménage avec Fenimore Cooper, Jack London, Rosny aîné et bien d'autres. Aussi, en 5ème, ayant eu bien du mal pour venir à bout de la malheureuse "Eugénie Grandet", j'avais renoncé à subir "Le Père Goriot".

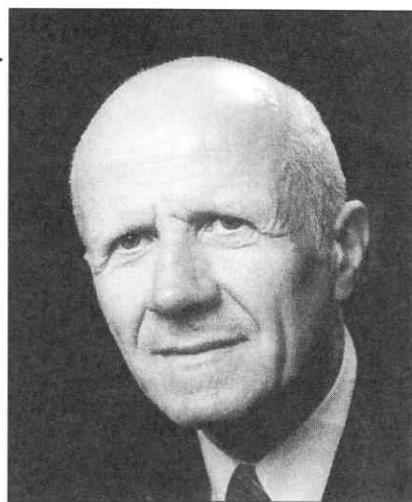
Et puis, arriva le jour où - en 4ème - notre professeur nous confia la préparation des premières pages de "César Birotteau", celles où Constance se réveille, en pleine nuit, et ne trouve plus son César de mari dans la couche conjugale...

Jacques Debrie, camarade de jadis, je sais que tu n'as pas oublié ce texte!

M. Camboulives nous commenta ces pages en les replaçant dans le cadre du roman dont il nous expliqua les rouages. Volèrent en éclat, ce jour-là, les machinations de Milady, la sinistre Tour de Nesle, la fierté d'Uncas, l'orgueil de Boisguilbert et la ténébreuse passion de Claude Frolo!

Le roman, la "littérature" n'étaient plus désormais le récit d'aventures! Je repliai définitivement la cape et remis l'épée au fourreau... L'intérêt, désormais, ne procédait que de la seule nécessité intérieure des caractères et des situations.

Cette année-là, je lus enfin "Le Père Goriot", "La Cousine Bette", "Le Cousin Pons" et - évidemment - "César



Birotteau": j'étais piégé - et pour bien longtemps - aux "arts de littérature" et plus particulièrement à Balzac.

Bien des années plus tard, en 1996, par l'intermédiaire de l'ALYC, je renouai avec mon ancien professeur de 4ème. Nous échangeâmes plusieurs lettres, et je voudrais terminer ces lignes que je viens de lui consacrer en citant l'extrait de l'une d'elles:

"Vous m'avez connu à une époque où, débutant, je manquais de savoir faire. En ayant cruellement conscience, je plaignais mes élèves. Vous m'écrivez que vous avez été nombreux à avoir trouvé pâture dans mon enseignement de cette époque. Vous deviez être tous doués d'une réceptivité hors du commun..."

"Ces élèves dont vous étiez, avaient une éducation naturelle, un savoir vivre, une ouverture devant les connaissances proposées, que je n'ai jamais rencontrées, par la suite, qu'atténuées et ne se perpétuant qu'en îlots et non dans la généralité qui était le fait de votre temps.

"Et je me dis souvent: quel bonheur ce serait si je pouvais revivre mes premières années de magister enseignant le grec, ou le latin, ou le français comme nous avions alors licence de l'enseigner!"

Quel bonheur ce serait aussi, pour votre ancien élève!

Raoul PINAUD.

## les bahuts du rhumel

### ALYC

- Président Jean Malpel  
505, rue Pipe-Souris  
77350 Le Mée sur Seine  
01 64 37 15 40
- V. Présidente Janine Sadeler  
160, avenue du 2ème-Spahis  
83110 Sanary  
04 94 74 64 86
- Trésorier Michel Challande  
85, avenue du Pont-Juvénal  
34000 Montpellier  
04 67 99 34 39
- Secrétaire Bruno Rimbart  
117, rue Saint-Dominique  
75007 Paris  
01 45 51 63 42

### LES BAHUTS DU RHUMEL

- Jean Benoit  
440, route de Vulmix (A 36)  
73700 Bourg Saint-Maurice  
04 79 07 29 31

  
Edelweiss  
☎ 04.79.07.05.33

## CLASSEMENT

Comme tant d'autres camarades, j'ai eu - en quatrième - M. Camboulives comme professeur de français.

Dès la rentrée d'octobre, il se signala par une façon originale de placer ses élèves en classe: il nous fit d'abord subir un examen probatoire; puis, selon le classement obtenu par chacun, il installa les mieux notés au premier rang, les autres trouvant place de plus en plus loin de son bureau magistral, en fonction de leur rang.

Mon bon résultat me fit prendre place le premier, et vint ensuite s'installer près de moi, Marchal, excellent camarade avec lequel je devais poursuivre ma scolarité jusqu'au premier baccalauréat.

Comme j'étais bon public et un rien dissipé, M. Camboulives prit très vite l'habitude de me rappeler à l'ordre d'un: "Rossat, cessez-donc de ricaner!". Mais cette dissipation ne l'empêcha pas de me proposer la tenue de "L'Ephéméride", cahier de textes de la classe, honneur que j'eus le tort de décliner, ce que regrette un peu aujourd'hui.

Jacques ROSSAT

## ELEGIE

Voici l'extrait d'une lettre que j'avais reçue de M. Camboulives, où il évoque la mémoire de son collègue Jean Bogliolo, qui s'était suicidé de désespoir, en Espagne, après la perte de l'Algérie et le décès de son épouse.

"J'ai été très sensible à votre émouvant hommage à notre cher Bogliolo. Je l'avais revu, moi aussi, quand il était trop tard. Son dernier volume de poèmes, sa dernière lettre nous faisaient pressentir cette triste décision.

"Une immense amertume éprouvée par un Français si dévoué - qui avait donné son père avant de s'offrir lui-même - quand il avait vu la France abandonner son pays, avait profondément atteint un esprit sensible. Et les épreuves familiales ont fait le reste, qui auraient dû le consoler. Nous pensons à lui et nos prières l'accompagnent.

"Je serais heureux de vous montrer quelques souvenirs. J'étais très lié avec Bogliolo, souvent invité chez lui dès notre jeunesse, et cordialement reçu par une mère admirable, à la profonde piété et au courage indomptable, que la mort de son fils avait désespérée".

José Claude TORASSO.

# MILLESIME 2002 L'ALYC INDIVISIBLE ET... UNE A NÎMES !

Nîmes, grande cité d'art par ses admirables monuments et ses vestiges romains, très vivante, élégante et gaie, accueillait, en ce riant début du mois d'octobre, l'assemblée générale annuelle de l'ALYC.

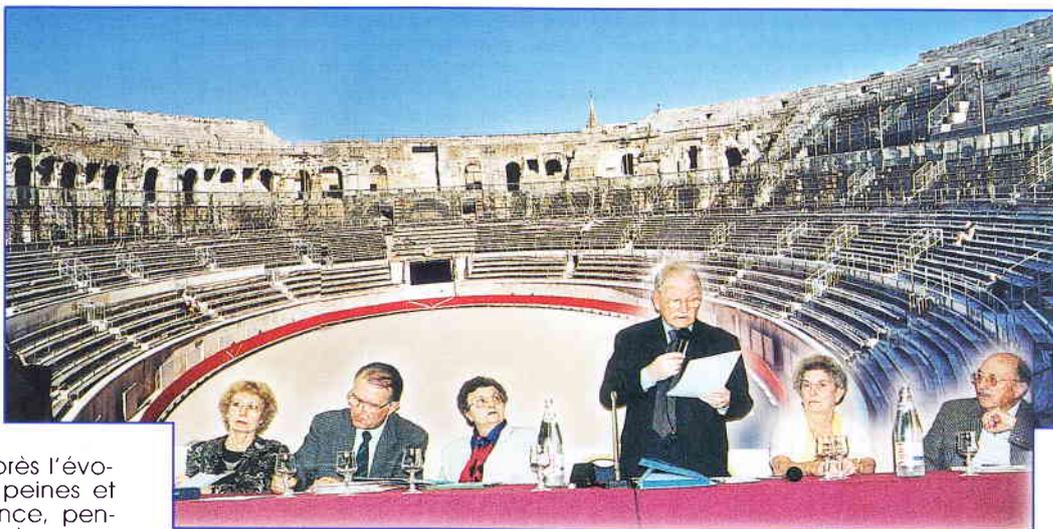
Après les tornades catastrophiques des tristes jours de septembre, c'est sous un soleil radieux que les congressistes se retrouvent en fraternelle ambiance ALYCéenne.

Dans une des vastes salles d'Holiday Inn, aux murs décorés des photographies prises par Renée Fleck lors de nos rencontres précédentes - déjà à la besogne dans un coin - le Président collationne les pouvoirs.

Samedi matin, assemblée générale. L'assistance n'a pas besoin des pétaradants hoquets du micro pour se montrer attentive.

Moment d'émotion, après l'évocation des joies et des peines et avant la minute de silence, pendant la lecture de la dernière lettre écrite par M. Cambouives, et adressée à Jo, notre Président d'honneur, quatre jours seulement avant sa mort; et pensée émue pour les victimes des récentes inondations qui ont ravagé le Gard.

Après un repas sur place, c'est le départ pour aller à la découverte du Vieux Nîmes - particulièrement



son centre historique et culturel - sous la conduite de deux guides aux commentaires savants.

Allusion, d'abord, au Némausus d'origine: capitale d'une tribu gauloise qui, ayant accepté la domination romaine, put s'enrichir de splendides édifices que firent protéger - par une puissante et impériale enceinte - Auguste, Adrien, et Antonin le Pieux.

Couronne de pierre parmi toutes ces splendeurs, les Arènes, qui sont les mieux conservées des 70 reliques répertoriées dans le monde.

Répartis selon leur rang social sur 34 gradins, 25.000 spectateurs pouvaient, quelle que soit leur place, jouir d'une vue panoramique complète sur les combats de gladiateurs, d'animaux, épreuves de for-

ce, d'adresse et autres *circences*...

Transformées en forteresse au Vème siècle, les Arènes furent ensuite occupées, jusqu'au XIXème siècle, par des demeures appartenant à des propriétaires privés. Et, aujourd'hui enfin, elles offrent un cadre prestigieux à de nombreuses manifestations.

Sur la Place du Marché, la Fontaine au Crocodile - symbole de la conquête de l'Egypte par les légionnaires - et le palmier magistral rappellent les armoiries de la ville.

Dans le secteur sauvegardé de la Rue des marchands, une maison du Moyen Age a conservé son décor d'origine, auquel fait suite une façade caractéristique de la Renaissance. De la Place aux Herbes, la vue sur le porche de la cathédrale Saint-Castor (bâtie au XIème siècle) permet d'admirer la frise supérieure, oeuvre majeure de la sculpture romane du Midi de la France...

Quelques dames de notre groupe s'attardent à la contemplation de riches magasins de la rue de



**Non!** ce n'est pas parmi des gradins vides que s'est déroulée l'assemblée générale, comme pourrait le laisser croire le montage photographique (ci-dessus) de l'équipe animatrice sur fond d'arènes désertiques. Au dessus, les Jardins de la Fontaine. A gauche, Jacques Furet et le Président au contrôle des pouvoirs. Au dessous, les joyeuses retrouvailles du vendredi.



## “RUDEMENT CONTENT D'ETRE VENU !”

Après avoir discrètement tenté de pousser une des portes de la grande salle de réunion où se tient l'assemblée générale de l'ALYC, nous entrons, ma petite soeur et moi (elle sera toujours ma petite soeur) en plein rapport moral du Président. J'avance d'un pas plutôt mal assuré, à la fois parce que seul le premier rang a des places libres, et aussi parce que je traîne la patte, étant tombé en mettant le pied sur un quai du TGV, incident peu rare à Nîmes, paraît-il.

Jean Malpel - qui complimente, remercie, encourage, tempère son public - prend le temps de nous faire un petit salut de la tête. Une impression de chaleur humaine nous envahit, à la fois dans le regard des autres qui cherchent sur notre visage - comme nous sur le leur - des traits connus ou évocateurs de physionomies ou de lieux. Cette chaleur se manifeste également chez Michel Challande, trésorier, qui descend de l'estrade, dès qu'il le peut, pour nous serrer la main.

Je saisis l'occasion d'un micro tendu: "On est proches, on a beaucoup en commun, et pourtant, on se connaît si peu. C'est paradoxal n'est-ce pas? C'est peut-être ce qui nous pousse à nous rencontrer pour découvrir ceux avec qui l'on a vécu une bonne partie de notre jeunesse: c'est chercher à mieux se comprendre soi-même et continuer à se construire" ...

C'est sûrement mal dit, mais c'est ce que je ressens!...

A table, je me retrouve à côté d'anciens "Taupins". Les anecdotes fusent. Les souvenirs sur les anciens profs ne sont pas toujours élogieux. L'un de nous rappelle une appréciation sur son bulletin: "Bonne note en composition, mais élève un peu vieux", alors qu'il avait été deuxième à la composition précédant le concours; quel effet put avoir une telle remarque, sinon de jeter le trouble dans les familles! Et je révèle que ce même professeur (riche d'incontestables qualités) avait marqué, sur mon dernier bulletin "N'a pas la plus petite chance d'intégrer la plus petite école"; je lui en ai toujours voulu, pour le choc provoqué sur mon père... La vie lui a naturellement donné tort. On évoque alors des enseignants qui - entre autres - savaient prodiguer l'encouragement: Recouly, Ristori, Serror, et, bien sûr, l'incomparable Senckaisen.

Avec les dames, les souvenirs communs sont rares (il est vrai qu'à l'époque, nous étions séparés) et pourtant, même les "pièces rapportées" se sentent aussi concernées que le conjoint, par la quête des temps forts: là aussi, c'est peut-être une façon de mieux comprendre ceux que l'on aime.

Circulent de vieilles photos de classe. Surprenante, la capacité à reconnaître, sur des images de sixième, le visage de ceux qu'on a connus en quatrième: Jean-Claude Héberlé, Esposito, Juju Bensaïd - ce dernier parmi les CE2 d'une petite école primaire de Bellevue. Souvenirs! Souvenirs!

Suit, la découverte de Nîmes. Rien à en dire, sinon que c'est remarquablement organisé... et l'occasion pour moi de bavarder avec Hubert Chardon, ancien élève de mon frère aîné Maurice - "Pt'it Guedj" pour les lycéens des années 30 - son professeur de physique à l'Ecole Normale.

Soirée de gala. Surprise! Je me retrouve à la table de celui qui, au buffet d'apéritif, vient de faire une évocation si délicatement poétique de Biskra. Il se révèle aussi, virtuose de l'histoire bônoise. Ma voisine tente bien une question sur des événements tragiques, avec des détails insoutenables à propos de lieux et de personnes... notre poète intervient: "Je vous prie, changeons de sujet: je connais l'endroit, les gens, et je n'ai rien oublié, mais vous allez me faire mal". Et là-dessus, pour être bien sûr du changement de paysage et de lunettes, il enchaîne à la suite quelques histoires bônoises... Richesse humaine à côté de laquelle on aurait pu passer!

Vient le départ. On se salue, on se quitte sans adieux... J'ai rencontré des personnes attachantes, riches de choses souvent non descriptibles associées à nos souvenirs. Cette richesse n'a pas de prix. Sans vouloir idéaliser cette tranche de vie particulièrement liée à notre jeunesse, chacun sent ce qu'il y a de précieux à échanger des mots et des impressions avec des gens qu'on a cotoyés pendant un bout de vie. Je suis fatigué du voyage, mais rudement content d'être venu.

Je suis, sûrement aussi, un peu autre, et peut-être un peu plus le même, qui sait? Et ma petite soeur, je vais la voir différemment. Déjà, j'ai pu appeler, depuis Holiday Inn, mon frère aîné - qui n'a pu se déplacer - pour lui dire que j'avais rencontré certains de ses copains, et même de ses anciens élèves. Quel bonheur on sentait, au téléphone! Cela, non plus, n'a pas de prix! Merci à tous ceux qui ont rendu la chose possible, et... à bientôt!

# ALYC MILLESIME 2002

l'Horloge... à proximité d'un temple qui ne surprendrait pas sous le ciel d'Athènes, et qui, bien que de forme rectangulaire, est bizarrement appelé Maison Carrée. Son édification date du premier siècle avant notre ère, et son exceptionnel état en fait le monument le mieux conservé de tous les temples romains. Les sculptures parfaites des chapiteaux corinthiens de la frise et de la corniche sont célèbres par leur perfection.

La fatigue commence à gagner les promeneurs-ALYC au Jardin de la Fontaine, oeuvre d'un ingénieur militaire du XVIIIème siècle. Situé sur les pentes du Mont Cavalier, ce jardin englobe la fameuse source de Némausus. Elle faisait partie, aux temps romains, d'un vaste ensemble comprenant un théâtre, un temple et des thermes. Il n'en reste que des ruines nommées Temple de Diane, une piscine et un bel escalier à double rampe.

Après le retour à l'hôtel pour quelques instants de repos, c'est le départ vers l'Imperator Concorde et le dîner de gala: l'apéritif et le repas d'inspiration provençale et cévenole à la fois, sont servis dans l'Enclos de la Fontaine, qui donne sur un jardin fleuri et arboré.

Dimanche matin - entre potron-minet et l'aurore aux doigts de rose chère à Homère - départ, sous un ciel limpide, à la découverte des vallées cévenoles du Gardon et du Mialet.

Nous découvrons avec stupeur les témoins désastreux des violentes intempéries de septembre; on a peine à imaginer la hauteur des crues dévastatrices du Gardon et la violence des torrents de boue.

Aux portes d'Alès, au milieu des collines boisées de pins, le chevalement de la "mine-témoin" se dresse, comme le symbole des 750 années du passé minier cévenol.

Coiffés de casques aux gais couleurs, nous voici sous terre, à la découverte de 700 mètres de galerie, sous la conduite d'un ancien mineur, guide jamais avare d'explications ni d'anecdotes.

L'exploitation souterraine des mines a pris fin en 1986, alors qu'à la fin des années 40, étaient encore à la tâche 20.000 mineurs. L'exploitation à ciel ouvert a cessé en 2001, et, en 2005, plus aucune mine de charbon ne sera exploitée en France.

L'histoire assez impressionnante des chantiers nous est alors présentée. A l'origine, le travail au pic, le charbon transporté dans des paniers - par des femmes - vers des wagonnets que poussaient des enfants, puis que tiraient des chevaux. Ensuite, à partir de 1860, utilisation des marteaux-piqueurs à air comprimé. Enfin, au cours du XXème siècle, alimentation électrique des "havreuses" et des convoyeurs.

"Les accidents de grande ampleur dus au grisou ont épargné les mines d'Alès", révèle notre guide, avant de nous abandonner dans une cage d'ascenseur, pour une simulation de descente et remontée si bien réussie que nul visiteur ne se rend compte du faible déplacement de la cage.

Après les émotions de ce parcours sous terre, sustentation dans le cadre rustique et agréable de l'ancienne ferme cévenole de Cornadel. Puis la promenade se poursuit vers le hameau du Mas Soubeyron, par la visite du Musée du Désert, qui fut créée, au début du XXème siècle, dans la maison natale du fameux chef camisard Pierre Laporte, alias Rolland.

C'est un haut lieu d'histoire du Protestantisme français, de la Révocation de l'Edit de Nantes en 1685 à l'Edit de Tolérance de 1787. Privés de toute liberté de culte, c'est loin des villes, dans les bois,



Haut de page à gauche: près de René Louis Vallée et René FLEck - les bras sagement croisés sur son étoile - Richard Guedj et sa "petite soeur" Cécile Sabbagh, au premier rang de l'assistance. Ci-dessus: dans les arènes, deux "classes" ALYCéennes, cornaquée chacune par son conférencier. Ci-dessous: le samedi soir, les convives du repas de gala au restaurant "L'Enclos de la Fontaine" à l'Imperator Concorde.

